



Fiche
n°28

Des éléments de réflexion intéressants pour réussir la conversion

par Gaël Giordano

Gaël Giordano s'occupe d'une exploitation de 220 ha sur des terrains vallonnés au cœur de l'Ariège. Il est en fin de deuxième année de conversion. 160 ha sont consacrés à des grandes cultures pour un assolement diversifié. Une partie irriguée est dédiée à la recherche de productivité. Dans l'autre partie en sec, sur les hauteurs, l'agriculteur cherche à mettre en place des itinéraires techniques allégés afin de maintenir de bonnes marges tout en limitant les charges et le temps de travail. Et pour cela, le passage en Bio lui donne l'opportunité de « revenir à une véritable réflexion logique » sur l'exploitation.

L'assolement : en deuxième année de conversion, privilégier les cultures rustiques et les moins aléatoires

Avec une date de conversion au premier mai, Gaël Giordano explique que les cultures de l'année C1 ont pu être implantées à la manière du conventionnel. La seule différence est le renoncement aux fongicides qui interviennent bien après l'implantation. Pour le tournesol semé au 10 mai, il a même obtenu une dérogation pour l'implanter comme en conventionnel. En

C1, la conduite du système est donc relativement semblable à celle du conventionnel, pour des prix de vente de récoltes identiques.

Toutefois l'agriculteur précise que dès la conversion, il faut avoir en tête un changement radical de système : « Si tu te lances dans l'aventure, avec seulement blé et tournesol, à un moment ça va coincer sur l'herbe et la fertilité ».

En C2, première année de conduite réellement Bio, la problématique devient très différente, en particulier pour le choix des cultures de l'assolement. Pour minimiser les risques d'échec, Gaël Giordano préconise de prioriser les cultures rustiques tolérantes au manque d'engrais et de phytos, même si ce ne sont pas forcément les plus rentables en théorie. Ainsi, certaines cultures lui ont donné entière satisfaction. Il a cultivé du pois (26 qx/ha aux normes à 300 euros/t), du soja, des prairies temporaires sur des terres peu fertiles, ou encore une association blé/féverole.

Gaël Giordano déconseille cependant des cultures plus aléatoires comme le tournesol, l'avoine pure, le colza ou encore la féverole pure. Il suggère d'attendre la fin de la conversion pour les mettre en place, afin de les valoriser au mieux.

« J'avais en face une coopérative qui était prête à me prendre mes cultures, donc c'était pas compliqué »

Au-delà du simple choix des cultures, le passage en Bio pour Gaël Giordano signifiait un allongement de la rotation et une diversification de l'assolement. Il s'y était préparé en allongeant sa rotation en conventionnel. Demeurait donc le problème des débouchés et des prix de vente au cours des années de transition. Pour cela Gaël Giordano a choisi de travailler avec la Capla, coopérative locale de l'Ariège à qui il vend toutes ses cultures (excepté certains méteils qu'il garde pour son troupeau). De cette manière il connaît à l'avance ses rémunérations. Ayant choisi des cultures relativement peu aléatoires, il a pu faire un prévisionnel fiable de ses marges en C2. Il précise toutefois que, n'ayant pas encore mis en place de triage/stockage sur l'exploitation, les prix de vente peuvent être impactés selon que la récolte est aux normes ou pas.

Il précise aussi l'intérêt des semences de ferme pour limiter au maximum les charges lors de la conversion.

Le matériel : s'assurer de pouvoir être réactif lors des créneaux météo

Gaël Giordano explique que si l'agriculteur trouve en bio une bonne liberté de réflexion, il demeure tributaire des conditions météo plus encore qu'en conventionnel. Aussi, il doit être très réactif au niveau des interventions culturales.

En effet, c'est la météo, avec les pluies et les créneaux de beau temps, qui dicte en général précisément le timing des différents passages, depuis la préparation du sol jusqu'à la récolte ; donc les investissements prioritaires doivent se faire en fonction de cette problématique. Certains outils ayant un débit de chantier très faible comme la bineuse, ou nécessitant des créneaux d'intervention trop brefs comme la moissonneuse en cas d'assolement diversifié, se sont révélés des investissements prioritaires pour l'agriculteur. Par contre, pour peu que l'entente et la coopération soient bonnes entre adhérents, pour les outils de désherbage mécanique avec un meilleur débit de chantier (herse étrille, houe rotative voire écimeuse), la CUMA est une solution tout à fait intéressante.

L'échange d'informations techniques : une nécessité

L'agriculteur a enfin souligné l'importance des échanges entre agriculteurs (dans le cadre de la CUMA pour lui) pour développer des itinéraires techniques efficaces, surtout en conversion où souvent l'expérience personnelle de l'agriculteur fait défaut.



Autres fiches susceptibles de vous intéresser...

Fiche D : La démarche stratégique pour réussir sa conversion

Fiche n°7 : L'association blé/féverole semée à l'épandeur à engrais

Fiche n°35 : Un atelier de triage pour ressemer ses propres graines

Fiche n°36 : Le stockage à la ferme pour un gain d'autonomie